Latin tardif. Latin médiéval.

Cultura latina pagana fra terzo e quinto secolo dopo Cristo, Atti del Convegno, Mantova, 9-11 ottobre 1995 (Accademia Nazionale Virgiliana di Scienze, Lettere e Arti, Miscellanea 6) : Florence, 1998, X+316 pages, 62.000 lires.

L'*Accademia Nazionale Virgiliana* de Mantoue a organisé du 9 au 11 octobre 1995 un colloque sur la culture latine païenne du III^e^ au V^e^ siècle. Le volume des actes rassemble douze contributions consacrées à une œuvre ou à un auteur, encadrées par deux communications générales : A. GRILLI (*Soldats, marchands et pèlerins sur les routes de l'Empire*, p. 3-22), qui brosse un panorama des différents types de voyage par mer et surtout par terre, et dont je retiens l'argumentation en faveur de l'origine provençale d'Égérie (*Peregrinatio Egeriae*); U. PIZZANI (*Le problème de la présence de Varron dans la culture encyclopédique latine des III^e^-V^e^ siècles*, p. 287-316) qui, réagissant contre I. HADOT, conclut que les encyclopédistes latins tardifs doivent probablement à Varron le schéma en sept parties (*trivium* et *quadrivium*), que l'influence du platonisme s'était déjà exercée sur la conception varronnienne et qu'on peut déceler une influence du *Liber de musica* de Varron dans l'excursus musicologique de Censorinus et des *Disciplinarum libri* chez Augustin.

M. COCCIA présente dans un ordre non chronologique *L'état présent des recherches sur Némésien* depuis 1974 (p. 23-51); je regrette l'absence de prospective et de conclusion. À propos d'un pseudo-discours de Cicéron (*De la rhétorique au centon dans l'oratio '<u>Pridie quam in exilium iret</u>'*, p. 53-75), qu'il date de la fin du III^e^ ou du début du IV^e^ siècle à partir d'arguments linguistiques et stylistiques, L. GAMBERALE montre un exemple particulier de la réception de Cicéron dans un exercice rhétorique de *prosopopoeia*.

Deux communications sont consacrées à Ausone : G. MAZZOLI (*Ausone et Rome*, p. 77-91) montre que, pour le poète bordelais, Rome appartient au passé; il en ignore le présent chrétien et s'intéresse plus à sa petite patrie, l'Aquitaine. Après une bonne présentation d'ensemble, notamment du point de vue bibliographique, B. ZUCCHELLI illustre l'art d'*Ausone épistolographe* (p. 93-111) par une analyse de la lettre à Assius Paulus (*epist.* 2 Mondin) qui met en évidence l'importance du *mos maiorum*, de la *pietas*, de l'*amicitia* et de l'*otium*.

Dans son étude sur *La poésie de Claudien entre mythe et histoire* (p. 113-143), I. GUALANDRI écarte à juste titre les propositions de lecture systématiquement politiques du *Rapt de Proserpine* (C. E. GRUZELIER, T. DUC) pour se concentrer sur les poèmes politiques. Elle a raison de dire que chez Claudien le passé (devenu atemporel) et le mythe tendent à se rapprocher et que le rapport entre le passé et le présent ne peut pas toujours s'y analyser en termes d'étiologie ou de *synkrisis*; mais le concept de « typologie » ne me semble pas acceptable pour Claudien au sens propre (chrétien) du terme. Sous le titre *Une lecture de Rutilius Namatianus* (p. 145-159), mais à propos des v. 555-8, R. SCARCIA rassemble une riche documentation (41 textes) sur les *exempla* de Cincinnatus, Serranus et Fabricius, en donnant une importance particulière à Perse 1, 73-75 et à son scholiaste.

G. BRUGNOLI (*La consolidation de la glose virgilienne dans le programme d'Aelius Donat*, p. 161-200) s'efforce de reconstituer la méthode exégétique de Donat à partir des 51 références conservées à son commentaire de Virgile. Pour lui, l'incapacité exégétique de Donat (gloses scolaires) serait le reflet de l'ambiance culturelle sous Constantin. Mais, pour mieux apprécier cette dernière, il aurait fallu tenir compte de Lactance et des débuts de la poésie biblique chrétienne. En dépit de son titre (*L'image de Virgile chez Macrobe*, p. 201-211), N. MARINONE s'efforce avant tout de présenter et situer Macrobe, dont les *Saturnales* auraient été écrites

vers 430-440. Pour Macrobe, Virgile, à l'ombre d'Homère, représente la synthèse de toute connaissance; Macrobe respecte le caractère sacré de sa poésie, mais éprouve moins de ferveur que d'intérêt érudit.

Dans le domaine historique, L. CRACCO RUGGINI (*Ammien Marcellin : un intellectuel grec face à l'empire et à sa capitale*, p. 213-235) voit en Ammien un témoin attentif et un historien intelligent, même si parfois il se laisse aller à régler des comptes. En contraste, P. SOVERNI fait un état critique de la recherche sur l'*Histoire Auguste* (*Problématiques et prospectives critiques*, p. 237-258). Repoussant la thèse de la falsification totale (R. SYME) comme celle d'une œuvre tout entière « à clé » (T. HONORÉ et J.-P. CALLU), il s'en tient au compromis de MOMMSEN (interventions et rééditions successives), en souhaitant une approche plus philologique de l'œuvre, comme l'a fait R. TURCAN dans son édition du t. III, première partie, de la collection des Belles Lettres (1993). À l'opposé de l'ambition historique d'Ammien, Eutrope, admirateur nostalgique du Sénat, se situe dans la tradition des abréviateurs de Tite-Live de type « chroniqueurs narratifs » (S. SCHIATTI, *L'historiographie païenne au IV^e siècle : Eutrope et la tradition livienne*, p. 259-273).

L. CRISTANTE étudie le mélange de *Tradition et innovation dans le* Concubitus Martis et Veneris *de Reposianus* (p. 275-286). Tout en défendant le texte du manuscrit de Saumaise contre les *funambolismi congetturali* de SHACKLETON BAILEY, il montre comment, en réfléchissant sur les archétypes du passé, Reposianus a composé une synthèse nouvelle (attitude emblématique de l'esthétique tardive).

Toutes les figures du paganisme tardif latin ne pouvaient pas être rassemblées en un seul volume : ni Symmaque ni Servius, par exemple, n'ont été spécifiquement abordés. Mais, tel qu'il est, ce livre présente une bonne introduction critique, avec d'utiles mises au point, à une période qui n'est plus conçue comme une décadence, mais comme un moment de transformation de la société et de la culture latines.

Jean-Louis CHARLET.

Konrad VÖSSING, *Schule und Bildung im Nordafrika der römischen Kaiserzeit*, coll. « Latomus », 238 : Bruxelles, 1997, 690 pages.

L'ouvrage de K. VÖSSING, imposant par son volume (690 pages), est la version publiée d'une dissertation soutenue en 1991 à Aix-la-Chapelle. Comme son titre l'indique, l'auteur se propose de traiter de l'École et de la Culture dans l'Afrique du Nord impériale. En une série de cinq chapitres, il se livre successivement à une définition conceptuelle de ce qu'il appelle « Schule » (« École ») et « Bildung » (« Culture »), à l'étude des sources, du cadre géographique et historique, à une analyse par site des centres de formation pour finir par une approche à caractère plus thématique de son sujet.

Dans l'introduction, K. VÖSSING énonce ses souhaits et ses objectifs : il entend aller plus loin que les histoires générales de l'enseignement et/ou de l'éducation trop globalisantes à ses yeux et qui ne rendent suffisamment compte ni des particularismes régionaux ni des évolutions chronologiques. Il veut, par ailleurs, remédier au manque d'études régionales consacrées à ce sujet ces dernières années et corriger, enfin, certains points de vue jadis (en 1894 !) exprimés par P. MONCEAUX dans *Les Africains. La littérature latine d'Afrique. Les païens*, qui, selon lui, prête à trop d'auteurs une origine africaine et s'accroche à l'idée qu'il existe une autarcie intellectuelle des pays d'Atlas. Cet ouvrage, dont il reconnaît les mérites, donne une vision d'ensemble du poids littéraire de l'Afrique mais n'a pas le souci d'une recherche de détail; c'est bien là ce que prétend faire K. VÖSSING.

L'auteur commence donc par se livrer à une définition des concepts d'École et de Culture; la tâche est ardue car il n'est guère aisé de tracer dans le monde romain la frontière entre formation scolaire, éducation et culture. K. VÖSSING fait l'inventaire des termes utilisés dans l'Antiquité : *disciplina, educatio, schola, paideia, humanitas, studium, artes liberales, doctrina, litterae, studium/a*, et donne pour chacun son acception, dont le vocabulaire moderne ne rend d'ailleurs pas toujours bien compte. C'est à la Culture au sens large qu'il entend consacrer son étude, un concept qui englobe à la fois l'enseignement scolaire et, pour reprendre le bon mot d'Édouard Herriot, la « culture i.e. ce qui reste quand on a tout oublié » !

Pour réaliser son entreprise K. VÖSSING traque toutes les traces de culture dans l'espace nord-africain, ce qui le conduit à s'intéresser aussi bien aux ostraka de Bu Njem qu'aux propos d'Augustin d'Hippone; on retrouve là l'érudition germanique, habituée à manier les sources les plus variées, littéraires, épigraphiques, archéologiques... Des auteurs classiques ou tardifs aux poèmes épigraphiques, aux inscriptions sur mosaïques, ou aux reliefs sur sarcophages, rien n'est laissé de côté, et l'on doit à ce propos féliciter l'auteur d'avoir su réunir une telle documentation.

Celle-ci est circonscrite chronologiquement et géographiquement : l'auteur concentre son attention sur l'époque impériale, entendue en un sens très large, puisqu'elle s'étend de la fondation du principat à l'époque byzantine et couvre donc 700 ans; géographiquement, K. VÖSSING se cantonne à l'Afrique Proconsulaire, à la Byzacène et à la Tripolitaine, trois secteurs qui cristallisent l'essentiel de l'information.

Ces bases conceptuelles, spatiales et temporelles posées, K. VÖSSING peut, en un énorme chapitre qui couvre les pages 74 à 557 (!), exposer les fruits de sa chasse documentaire; comme il n'était pas question d'énoncer et a fortiori de reproduire l'intégralité des sources réunies, l'auteur a procédé à un tri sélectif qui l'a conduit à ne conserver que les exemples les plus significatifs. Ceux-ci sont classés par province (celles en vigueur au Bas-Empire), i.e. Tripolitaine, Byzacène et Proconsulaire et, à l'intérieur de ce cadre provincial, par cité. Comme on pouvait s'y attendre, la part du lion est réservée à Carthage (p. 252-557) : l'auteur s'intéresse là aussi bien aux enseignants qu'à l'organisation du système scolaire, aux programmes et aux méthodes ou encore à la vie culturelle et littéraire de la capitale provinciale (cercles d'intellectuels, spectacles...).

Les fruits d'une recherche de détail se trouvent rassemblés dans ces presque cinq cents pages et c'est une belle mine d'information dont on dispose de ce fait. Mais on regrettera qu'une telle masse documentaire ne débouche que sur une synthèse d'une soixantaine de pages ! Et l'on déplorera encore davantage l'absence d'un index thématique qui eût aidé le lecteur à se retrouver dans une telle abondance. Qui s'intéresse par exemple au statut des enseignants, à leur rémunération, ou encore aux perspectives professionnelles qu'offrait alors un solide bagage culturel et universitaire est condamné à aller, au fil des pages et de notes souvent très denses, glaner l'information recherchée.

Ce ne sont là que quelques réserves n'enlevant rien aux mérites de cet ouvrage, qui précise clairement un certain nombre de concepts et offre une masse impressionnante de références à des sources de diverses natures.

Anne DAGUET-GAGEY.

Ignazio TANTILLO, *La prima orazione di Giuliano a Costanzo, Introduzione, traduzione e commento* : Roma, « L'Erma » di Bretschneider, 1997, 476 pages.

Si l'on sait que le texte et la traduction italienne du premier *Éloge de Constance* publié par Julien occupent 78 pages du livre d'I. TANTILLO alors qu'introduction,

commentaire et appendices divers s'étendent sur 388 pages, on comprend immédiatement que le travail du jeune savant italien est avant tout un commentaire de l'œuvre. 388 pages de commentaire pour 39 pages de texte, cette proportion de dix pour une va peut-être faire craindre à certains les ravages de la verbosité ou de l'inlassable ressassement des évidences. Pour les détromper immédiatement, il faut insister sur le fait que l'on a affaire ici, sous la forme du commentaire suivi, à un travail relevant d'un projet spécifique, qui consiste à explorer de manière exhaustive les rapports unissant un panégyrique impérial — un *logos basilikos* — à l'histoire de son temps en même temps qu'à l'histoire littéraire. Solides et étendues en matière d'histoire du genre, les connaissances de l'auteur sont d'une densité exceptionnelle dans le domaine de l'histoire du IV^e^ siècle. Elles y font l'objet d'une démarche critique fondée sur l'attention aux témoignages et sur leur confrontation permanente, accompagnées de confrontations non moins attentives entre les interprétations et les hypothèses de ses prédécesseurs, dont il connaît parfaitement les travaux.

I. TANTILLO a choisi de reproduire intégralement, à l'exception d'un lemme (9, 12d) à propos duquel il choisit à juste titre la solution plus économique de P. THOMAS, le texte édité par J. BIDEZ dans la C.U.F. en 1932. Ce parti pris est parfaitement raisonnable étant donné la qualité de cette édition et l'absence quasi-totale, durant les sept décennies écoulées, de tentatives visant à l'améliorer.

La traduction de J. BIDEZ était elle aussi d'une très grande qualité. Laissait-elle place à des interprétations plus justes ? Les divergences entre les deux traducteurs mettent leur lecteur en situation d'arbitre, une fonction qu'il peut exercer à condition de ne pas prétendre se réserver le dernier mot. En 7, 9d, traduire Γέτας par *Goti* n'est pas une heureuse innovation (BIDEZ : « les Gètes ») : sans le texte grec, un lecteur serait induit en erreur, non pas en supposant que Julien était capable d'identifier les Goths en tant que peuple, ce qui était sans doute le cas, mais en considérant qu'il pouvait les mentionner dans un texte rhétorique, ce qu'il n'a pas fait. En 22, 26d, *passare immediatamente all'azione* est un peu loin de οὐκ [...] ἐν ῥαστώνῃ πολλῇ (BIDEZ : « ne [...] point [...] en te donnant trop d'aise »). En 23, 29d-30a, c'est la traduction de BIDEZ qui exprime le plus clairement l'idée exprimée par Julien : il s'agit d'une *sunkrisis* entre le siège de Nisibe (le comparé) et le siège de Rome par les Gaulois (le comparant). D'une façon tout à fait classique, Julien, après avoir sélectionné un comparant illustre, s'empresse d'en diminuer la valeur face au comparé, ainsi proclamé incomparable : certes le siège de Rome est à la hauteur du siège de Nisibe par son heureuse issue, mais il ne l'est pas par les circonstances, bien plus extraordinaires dans le cas de Nisibe que celles de tous les sièges des temps anciens, c'est-à-dire des modèles prestigieux répertoriés par la culture rhétorique ; et πάλαι s'oppose ainsi directement à ἔναγχος, qui réfère au temps réel, comme BIDEZ l'a bien vu, et non au temps du discours comme le pense TANTILLO (*poc'anzi descritto*). En 35, 43a, on préférera, pour ἐλευθέριόν σε καὶ μεγαλόδωρον βασιλέα προσαγορεύοντα, la traduction BIDEZ « en te saluant du nom d'empereur libéral et magnifique » à celle d'I. TANTILLO « *rivolgendosi a un sovrano generoso e munifico quale tu sei* ».

En revanche, en 7, 10a, le texte de Julien comporte au moins une anacoluthe, et probablement une altération importante. Alors que BIDEZ ignore superbement la difficulté, I. TANTILLO l'affronte courageusement et fournit une traduction à la fois logique et compatible avec l'état du texte. En 7, 10b, c'est I. TANTILLO qui suit le mieux le texte de Julien en écrivant en substance : « Il serait stupide de parler de ce qui est arrivé au moment de ta naissance comme s'il s'agissait de faits extraordinaires et dignes d'un roi ». BIDEZ, avec « ce qu'il y eut de splendide et de royal dans ce qui entoura ta naissance, il serait oiseux d'en parler », est franchement

dans l'erreur. L'idée est qu'il est sot d'aller chercher des faits royaux jusque dans les premiers moments de la vie d'un futur empereur. I. TANTILLO a sans doute raison de considérer qu'en 35, 43d, ἰδίᾳ δὲ αὐτοῖς ἀνοσίων ἔργων αἰτιώτατοι κατέστησαν signifie « *principali responsabili, nella sfera privata, delle empie azioni che essi stessi si trovarono a subire* » et non « les rendirent eux-mêmes coupables d'actes sacrilèges » (BIDEZ). Son interprétation est justifiée de manière convaincante dans le commentaire, mais ses explications restent un peu en deçà de la formulation la plus claire. L'allusion vise bien l'empereur Constant. Sur la responsabilité du criminel dans ses propres malheurs, les parallèles qu'il propose avec *Second Éloge de Constance* 33, 93b et *Éloge d'Eusébie* 14, 122d et 18, 128d sont intéressants, mais dans ces trois cas il s'agit de συμφοραί et non d'ἔργα. Dans le cas de Constant, il y eut effectivement des actes impies (I. TANTILLO montre bien le lien qui existe entre l'ἀνόσιον et la « tyrannie ») commis contre lui par Magnence.

Il arrive aussi que ni BIDEZ ni I. TANTILLO ne proposent l'interprétation ou la formulation satisfaisantes. En 10, 14b, I. TANTILLO s'écarte de la signification précise du texte en comprenant, à propos du régime de Sparte, « la meilleure des monarchies », alors que BIDEZ, beaucoup plus exact en disant « avec leur monarchie, le meilleur des gouvernements », laisse néanmoins perdre l'allusion faite par Julien à la double monarchie signalée par le pluriel τῶν βασιλέων. En 20, 24d, l'expression οὐδὲ ὄναρ est trop usée pour pouvoir être traduite par « pas même en songe » ou par « *neanche in sogno* ». Il faudrait dire : « ne daigna pas accorder même l'ombre de sa présence ».

Le commentaire, nous l'avons dit, est d'une exceptionnelle richesse et constamment pertinent. Les lecteurs de l'ouvrage peuvent ici se répartir en deux groupes : ceux qui sont familiers des approches spécifiquement historiques et les autres. Ces derniers trouveront dans le travail d'I. TANTILLO une quantité d'informations précieuses. Aux premiers reviendra le soin de critiquer, s'il y a lieu, cet élément du travail. Mais sur tout ce qui touche aux idéologies de l'époque, et aux connotations des termes employés par Julien, la liste serait longue des études pénétrantes et convaincantes proposées par l'auteur. Donnons-en pour exemple les études portant sur les rangs respectifs de Rome et de Constantinople (p. 152-160), sur le caractère philosophiquement orienté de la description faite par Julien de l'éducation de Constance (p. 204-206; on pourrait ajouter que le modèle du « roi cynique » est un de ceux qui l'informent). À retenir aussi le commentaire sur l'emploi de l'adjectif ἄγριος à propos des « tyrans » (p. 325-326), de même que sur le rapport entre ἁμάρτημα et ἀδίκημα (p. 394), etc.

On félicitera I. TANTILLO d'avoir le premier déniché dans le texte de Julien une formule qui remonte certainement à Isocrate, *A Démonicos* 21, tout en ayant sans doute acquis une valeur proverbiale. Dans le même registre, I. TANTILLO reconnaît, après Rosanna GUIDO, une citation de l'*Andromaque* d'Euripide (v. 1146) dans l'expression στίλβων τοῖς ὅπλοις. J'avais personnellement pensé que les chances d'une coïncidence étaient trop élevées pour que l'on pût enregistrer là une citation. Or R. GUIDO et I. TANTILLO ont entièrement raison, et auraient pu en administrer la preuve, car le vers 1148 d'*Andromaque* porte les mots δεινὸν καὶ φρικῶδες repris par Julien par φρικῶδες καὶ δεινὸν θέαμα, ce que ni mes deux collègues italiens ni moi n'avions noté.

S'il faut émettre quelques réserves, elles porteront, par exemple, sur l'inadéquation du commentaire qu'on lit p. 149-150 à propos de l'exaltation de Rome par Julien, commentaire qui ne fait pas assez apparaître le caractère constant, dans l'œuvre de l'empereur, non seulement de l'allégeance romaine, mais de la préférence accordée à Rome sur une Grèce devenue indigne d'elle-même. P. 301, l'*Histoire Religieuse* de Théodoret est citée selon la *P.G.*, alors qu'elle doit l'être dans

l'édition des Sources Chrétiennes (S.C. 234 et 257). Cette référence trouve sa place dans une étude très serrée des documents qui rapportent le fait marquant de la bataille de Nisibe, à savoir l'inondation volontaire des abords de la ville. La mise en parallèle des différents récits du siège est excellente, même si l'auteur tombe dans une inadvertance dont les exemples ne sont pas rares dans nos études et qui consiste en l'occurrence à citer en latin, sans autre explication, le texte écrit en syriaque par Ephrem. Ajoutons encore qu'en 28, 35b, il y a peu de chances pour que Julien cite Jamblique, qui l'un et l'autre doivent user indépendamment d'une expression toute faite. Suggérons enfin de signaler, p. 421, dans le commentaire sur la *philanthropia* divine et impériale, que l'expression ἡ θεία φύσις employée par Julien (39, 48a) paraît pouvoir désigner la providence (cf. Origène, *Contre Celse* IV, 81).

Les rapports entre la rhétorique impériale et l'histoire font actuellement l'objet d'un intérêt croissant. On est parfois tenté, dans ce cadre, de donner aux œuvres rhétoriques une fonction instrumentale. Si l'enquête devait se limiter à cette démarche, les résultats en seraient sûrement décevants, car il y a longtemps que les faits exposés en clair dans ces textes ont été versés à l'histoire. Reste à élucider la masse considérable des allusions, volontaires ou involontaires. Que peut-on y chercher ? Des informations ou seulement des confirmations ? On peut y trouver bien autre chose, et la méthode employée par I. TANTILLO montre tout l'intérêt d'une recherche bien comprise en ce domaine. Deux résultats essentiels sont obtenus : la mise en lumière de la forte présence, de la forte pression des faits historiques dans l'éloquence épidictique de la période impériale, et une meilleure connaissance de l'expression des diverses idéologies dans lesquelles elle baignait. Grâce au commentaire d'I. TANTILLO, non seulement le discours de Julien voit son sens se démultiplier et s'amplifier, mais nos perspectives sur l'opinion publique de l'époque se précisent et s'enrichissent.

J. BOUFFARTIGUE.

Nec timeo mori. Atti del Congresso internazionale di studi ambrosiani nel XVI centenario della morte di sant' Ambrogio Milano 4-11 Aprile 1997 a cura di Luigi F. PIZZOLATO e Marco RIZZI, Studia Patristica Medialonensia, 21, Vita E Pensiero : Milano, 1998, 884 pages.

Les actes du Congrès international d'études ambrosiennes qui s'est tenu à Milan en 1997 constituent une véritable somme (près de 900 pages) consacrée à l'évêque de Milan.

Le recueil s'ouvre par une évocation de l'année 397, date de la mort d'Ambroise, due à L. CRACCO RUGGINI (p. 5-29). L'auteur cependant nous avertit d'emblée qu'elle ne se bornera pas à une simple étude de cette année-là. En fait elle s'attache aux dernières années d'Ambroise, analyse le nouvel aspect donné par ce dernier à l'épiscopat face au pouvoir impérial et montre l'influence exercée jusqu'à Stilichon. Dans un état de la question sur la recherche ambrosienne, G. VISONA en montre l'aspect largement positif, tant par sa qualité que par son volume dans ces dernières années. Ambroise demeure bien vivant dans la tradition occidentale (p. 31-71). M. ZELZER traite ensuite de la chronologie des œuvres d'après les recherches effectuées de 1974 à 1997 (p. 73-92).

L'aspect historique de l'épiscopat d'Ambroise a inspiré de nombreuses études. G. ZECCHINI relève les traces laissées par l'évêque dans l'historiographie ecclésiastique de l'Antiquité tardive depuis Jérôme jusqu'à Sozomène et Théodoret (p. 93-106) et M. SORDI reprend la question des rapports d'Ambroise avec les empe-

reurs de son temps (p. 107-119). E. PAOLI, dans une perspective prosopographique, rassemble les renseignements recueillis dans l'œuvre d'Ambroise sur de nombreux chrétiens de son temps (il y en a plus de deux cents), ce qui en fait un témoin important de la société de son époque (p. 120-140). P. SINISCALCO envisage les rapports avec l'église de Rome (p. 141-160) et W. H. C. FREND ceux avec les autres églises (p. 161-180). D'après S. PRICOCO, Ambroise apparaît comme le prototype même de la sainteté épiscopale (p. 473-499) et J. SAN BERNARDINO retrace avec beaucoup de précision le conflit avec les ariens et le pouvoir impérial à Milan en 386 (p. 709-737).

L'exploitation de la culture classique par Ambroise occupe une place importante. L. F. PIZZOLATO étudie la rhétorique de l'évêque et la finalité de son discours. Tout en admettant les trois finalités respectives des genres probatif, délibératif et épidictique, Ambroise consacre essentiellement le premier à l'éclaircissement de l'Écriture par l'Écriture, utilise la plupart du temps le troisième, auquel il sacrifie le second réservé aux âmes insensibles à la persuasion de la *moralitas* (p. 235-263). A. V. NAZZARO s'intéresse à la rencontre des classiques et de la Bible dans les images ambrosiennes (p. 313-331). J. FONTAINE s'attache à définir un classicisme ambrosien (p. 501-510). I. BONA retrouve dans l'*Exameron* des traces de la *Naturalis Historia* de Pline l'Ancien (p. 549-559). M. GIOSEFFI relève l'influence des commentateurs de Virgile, à la fois dans leur vocabulaire et leurs interprétations allégoriques, sur l'œuvre d'Ambroise (p. 603-631). P. MORETTI voit dans le philosophe Secundus, dans le cadre de la tradition rhétorique, une source possible des descriptions de la mer, du soleil et de la lune dans l'*Exameron* (p. 649-662). N. PACE recherche l'utilisation du chant des sirènes de l'*Odyssée* à la fois chez Ambroise et chez d'autres Pères, comme Jérôme, Augustin, Clément d'Alexandrie ou Hippolyte. Ambroise a été le premier des Pères latins à interpréter le mythe et la figure d'Ulysse, présenté chez lui, contrairement à d'autres, comme le sage par excellence (p. 673-695). R. SCARCIA relève chez Ambroise deux « effets virgiliens » tirés de l'*Énéide* (p. 751-752). Enfin Ch. SOMENZI établit un lien entre le personnage de Scipion l'Africain et la conception chrétienne, chez Ambroise, de l'*otium negotiosum* (p. 753-758).

La théologie d'Ambroise est précisée par G. MADEC qui insiste sur la centralité du Christ dans la spiritualité ambrosienne (p. 207-220), par F. MELONI qui envisage la résurrection du Christ et la vie du chrétien dans une exégèse du *Cantique des Cantiques* (p. 639-648), par F. SZABO qui traite de la résurrection du Christ et de la transfiguration du Cosmos à la fin des temps, telles que les concevait Ambroise (p. 769-786). G. BONNEY montre l'importance accordée à l'enfance et à l'éducation chrétienne (p. 561-568). La pastorale de l'évêque est étudiée par J. DASSMANN (p. 181-206) et J. PALUCKI, qui y relève les exhortations à imiter les Saints et les Martyrs (p. 697-707).

Une place non négligeable a été réservée aux prises de position d'Ambroise par rapport aux autres théologiens. H. SAVON consacre sa réflexion à Ambroise lecteur d'Origène. Il en conclut qu'Ambroise, tout en ayant de l'estime pour le philologue, fait des réserves sur son exégèse, et lui reproche de montrer trop de complaisance à l'égard des philosophes païens (p. 221-234). V. GROSSI étudie longuement les rapports entre Ambroise et Augustin. Il remarque les recours fréquents de ce dernier à celui qui fut son maître dans les *Confessions* et les écrits antipélagiens, leur rareté dans la *Cité de Dieu*. Une conclusion très développée, très précise et approfondie, montre un Augustin plus détaché qu'Ambroise des problèmes de gouvernement, relève les convergences et les divergences, explicites ou implicites, entre les deux auteurs, insiste tout particulièrement sur la polémique antipélagienne, car Pélage invoquait, lui aussi, l'autorité d'Ambroise (p. 405-462). M. CAL-

TABIANO fait un parallèle entre Augustin et Ambroise dans leurs écrits sur les Martyrs (p. 585-593). P. TRISOGLIO évoque l'attitude hostile d'Ambroise à l'égard de Maxime le cynique (p. 787-793). Enfin, la *Vita Ambrosii* de Paulin est présentée par E. ZOCCA à la lumière des rapports entre son auteur, Augustin et Ambroise (p. 803-826).

Il est question à plusieurs reprises de la postérité d'Ambroise. C. PASINI étudie son influence sur la théologie grecque des Ve et VIe siècles, sur Cyrille d'Alexandrie qui reconnaît en lui un maître en matière de christologie, sur Théophile d'Alexandrie, Socrate, Sozomène et Théodoret, sur les discussions et les conclusions des conciles d'Éphèse et de Chalcédoine, plus tard sur Sévère d'Antioche, Jean Philopon, Euloge d'Alexandrie (p. 365-404). Bien au-delà, on retrouve l'influence d'Ambroise sur Luther, qui le cite plus de 300 fois, et notamment dans son *Commentaire sur la Genèse*, enseigné à Wittenberg de 1535 à 1545, selon F. BUZZI (p. 569-585) ou sur d'autres réformateurs allemands, comme Melanchton, d'après J. IRMSCHER (p. 633-638). Josep CLOSA FARRÈS montre qu'Ambroise était demeuré un modèle d'éloquence sacrée pour les prédicateurs espagnols du XVIe siècle, comme le révèlent en particulier les rhétoriques de Louis de Grenade et de Diego Valadès (p. 595-601). C. NARDI s'intéresse aux références faites à Ambroise dans la *Vita Zenobii*, évêque de Florence, contemporain de l'évêque de Milan, attribuée à un pseudo-Simplicianus ; il s'agit en fait de traditions d'époque carolingienne et médiévale (p. 663-673). E. M. VARESCAGIN étudie l'usage de la métaphore dans des poèmes liturgiques dédiés à Ambroise selon le témoignage de textes slaves (p. 795-802).

La langue d'Ambroise a aussi suscité un intérêt très réel. I. GUALANDRI étudie le lexique ambrosien. Elle passe en revue les emprunts au grec, le développement de certaines formations, comme les adjectifs en *-bilis*, le recours aux classiques mais aussi aux langues techniques. Elle pose des problèmes et ouvre des perspectives de recherche (p. 267-311). M. BANNIARD s'oriente sur un problème plus général. Il traite du niveau de langue et de communication à l'époque d'Ambroise et par rapport à son œuvre (p. 513-536). Enfin A. R. BASTIENSEN évoque des problèmes de textes et de leur interprétation dans le *de Sacramentis* 1, 4, 11 et le *de Mysteriis* 3, 13 (p. 537-547), tandis qu'A. SARTORI s'intéresse à des fragments épigraphiques consacrés à Ambroise dans la *basilica Apostolorum* de Milan (p. 739-749).

Tel est donc ce recueil dont on constatera aisément la richesse, la variété, la complexité. Il donne un état pour ainsi dire complet de la science concernant Ambroise en 1997. Sa lecture paraît indispensable à tout chercheur qui s'intéresse de près à Ambroise. Nous n'en donnons ici qu'un aperçu très général et qui demeure superficiel. Si tous les articles ne présentent pas le même intérêt et la même valeur, bon nombre d'entre eux mériteraient un compte rendu beaucoup plus ample et approfondi. Nous espérons cependant que cette simple énumération des thèmes traités pourra rendre quelques services.

P. DUFRAIGNE.

JÉRÔME, *Commentaires sur le prophète Isaïe*, introduction par R. GRYSON, Livres XVI-XVIII. Texte établi par R. GRYSON et C. GABRIEL avec la collaboration de H. BOURGEOIS et V. LECLERCQ (Coll. *Aus der Geschichte der lateinischen Bibel*, 36) : Freiburg, Herder, 1999, 375 pages.

L'an dernier, dans le tome 76 de notre revue, j'ai rendu compte du précédent volume de cette édition des *Commentaires* de Jérôme *sur le prophète Isaïe* (livres XII-XV), paru en 1998. Désormais la publication est complète. R. GRYSON a su et pu

s'entourer d'une équipe abondante et compétente tant pour les fascicules de la *Vetus Latina* éditant Isaïe que pour cette édition, et le travail a été mené rondement, puisque le premier volume a paru en 1993. La pagination des cinq volumes est continue, celui-ci va de la page 1617 à la page 1991.

Ce compte rendu sera bref, pour ne pas répéter ce qui a été écrit l'an dernier, et qui demeure valable, notamment quand il s'agit de comparer cette édition avec l'édition ADRIAEN du *C.C.L.*, dont l'apparat critique était très déficient. R. GRYSON note dans l'Introduction que la dégradation de la tradition manuscrite au fil des livres, qui rendait aléatoire l'établissement du texte à partir du livre XV, s'aggrave encore aux livres XVII et XVIII. Dès lors, le spécialiste ne se sentira probablement pas obligé de suivre en tout les choix des présents éditeurs, mais la minutie d'un apparat abondant lui donnera tous les éléments pour sa réflexion critique.

Ce volume clôt une série, on s'attend à trouver des index. Un gros index des sources (56 pages) recense les citations et allusions renvoyant à des passages d'Écriture (les plus nombreuses), à des auteurs chrétiens, à des auteurs profanes. Les références aux traités *In Isaiam* d'Eusèbe de Césarée et de saint Basile sont les plus abondantes. En ce qui concerne l'Écriture, on ne s'étonnera pas que les Psaumes soient particulièrement bien représentés. Le Nouveau Testament, surtout Matthieu et Jean, est largement présent. Mais la liste la plus longue est celle des renvois internes à Isaïe : commentant un verset, Jérôme en convoque souvent d'autres, proches ou lointains.

Nous avions eu jadis l'occasion de nous apercevoir que le texte grec d'Isaïe 58, 8 avait été très tôt mal lu : le mot assez rare ἰάματα, que Jérôme traduit par *sanitates*, avait été confondu avec ἱμάτια ou εἵματα, d'où *uestimenta* en latin. L'erreur affecte aussi bien, en grec, certains manuscrits de l'*Épître de Barnabé* que la traduction vieille-latine d'Afrique : Tertullien et Cyprien ont *uestimenta*. Il est intéressant de noter que Jérôme a repéré l'existence de cette erreur (p. 1675). Non seulement il connaît d'après l'hébreu et d'après la traduction grecque très littérale d'Aquila le sens exact du verset, mais il rétablit le texte correct de la Bible grecque des Septante et il relève l'utilisation théologique qui a été faite du texte fautif. Bref, il se comporte en authentique érudit. Les copistes médiévaux ont eu plus de mal, et l'apparat critique montre qu'ils ont été complètement déroutés par la translittération latine, *TA IAMATA COY*, par laquelle Jérôme a rendu τὰ ἰάματά σου.

Ce ne sont donc pas seulement les spécialistes de Jérôme qui trouveront une aide précieuse dans cette édition, mais tous ceux qui se posent des questions à propos de citations d'Isaïe chez les auteurs qu'ils traitent.

Michel POIRIER.

Goulven MADEC, *Chez Augustin*. Préface de Jean-Claude FREDOUILLE (Collection des Études Augustiniennes, Série Antiquité 160) : Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 1998, 96 pages.

L'intérêt d'un livre ne se mesure pas à son épaisseur. Il ne se mesure pas non plus à l'étrangeté de son titre. En voici la preuve.

Pour le départ à la retraite de Goulven MADEC, en 1995, la Faculté de philosophie de l'Institut catholique de Paris, où le P. MADEC occupait la chaire d' « histoire de la philosophie patristique », a, selon une tradition (d'ailleurs récente) de la maison, invité le jeune retraité à prononcer une leçon académique sur le sujet suivant : « Lire saint Augustin aujourd'hui en philosophie et en théologie ». C'est le texte de cette leçon, précédé d'un éloge par P. CAPELLE, doyen de la Faculté, et suivi par deux brèves « réponses », l'une d'Isabelle BOCHET, successeur de

G. MADEC dans sa chaire, l'autre de J. WOLINSKI, professeur de théologie patristique, que donne d'abord le présent volume. Viennent après : (1) un essai de G. MADEC sur « Le christianisme comme accomplissement du platonisme » (texte d'une conférence prononcée à la Scuola Normale Superiore di Pisa et publié par ailleurs dans une version tchèque) ; (2) une liste des « Titres et Travaux » donnant l'essentiel du *curriculum* de G. MADEC, un aperçu sur les thèmes principaux de ses recherches, une bibliographie détaillée (avec notices explicatives) de ses quelque 150 publications (livres, éditions de textes, articles et notices de dictionnaires ; évidemment, ne sont pas mentionnées les nombreuses recensions que l'auteur donne chaque année au « Bulletin augustinien » de la *Revue des Études Augustiniennes* : c'eût été un détail infini, mais du moins devais-je ici rappeler cette lourde tâche, si utile à ce qu'il est convenu de nommer la communauté scientifique). L'ensemble de la plaquette est introduit par une courte préface de J.-C. FREDOUILLE.

À ce point, le lecteur pressé se demande sans doute pourquoi la *R.É.L.* accorde de la place (cette place si précieuse) à une manière d'exercice de *pietas* universitaire. Mais il s'agit bien de cela !

D'abord, parce qu'il n'est pas sans utilité d'avoir sous la main, commodément rassemblée, une liste complète des travaux de G. MADEC.

Ensuite, parce que l'on trouvera là, résumées avec clarté, les grandes intuitions qui commandent tout ce que le jubilaire a écrit sur Augustin :

— Que la distinction entre philosophie et théologie n'a pas de sens pour l'évêque d'Hippone, ni non plus pour aucun écrivain paléochrétien, étant le fruit de la division du travail dans les Universités médiévales, et que ce n'est pas tomber dans la confusion intellectuelle que de s'interroger sur la validité de cette dichotomie, qui renvoie à d'autres (foi et raison, nature et surnature...).

— Qu'Augustin n'a pas entendu opérer on ne sait quelle « synthèse » du platonisme et du christianisme, comme par une laborieuse expérience de combinaison chimique, ni faire servir, comme du dehors, le platonisme à une intelligence du christianisme.

— Que le rapport entre la vraie philosophie (le platonisme) et la vraie religion est tout autre : les philosophes ont bien vu le « terme », *quo eundum est*, et qui est Dieu (entendons très exactement, Dieu Trinité), mais ils n'ont pas trouvé la « voie », *qua itur*, et qui est le Christ — ce Christ, *scientia et sapientia nostra*, terme en tant que Dieu, voie en tant qu'homme, et « principe de cohérence » de la pensée augustinienne (le malheur des philosophes résidant en ce que chez eux une juste théologie s'alliait à une religion détestable).

— Qu'en 386, précisément, la « conversion » a consisté pour Augustin à prendre conscience de cela, ce qui évacue la vieille question, débattue avec tant de passion depuis le siècle dernier (le XIX[e] !), de savoir si alors c'est au néoplatonisme qu'il s'est converti plutôt qu'à l'Évangile.

— Que la suite de sa carrière a été marquée, selon un mot de GILSON cité p. 55, par « la préoccupation constante de codifier les résultats de son expérience personnelle », c'est-à-dire qu'elle s'est déployée dans l'ordre de l'*exercitatio animi*, selon la méthode (platonicienne) d'accession aux *incorporalia* par les *corporalia*.

— Qu'il ne s'agit donc pas de chercher dans le docteur africain (le « Docteur de la grâce » !) un arsenal de thèses théologiques figées, que la tradition de l'Occident a remâchées jusqu'à donner quelque apparence au grief qu'Augustin serait le « malin génie de l'Europe », le père de toutes nos névroses.

— Qu'il s'agit de *lire* les œuvres, tout simplement, en les prenant non pas à plat, telles que rangées dans la *Patrologie Latine*, ou en les débitant en tranches exploitables, mais en les considérant dans leur vie, leur situation et leur visée propre...

Qui nierait qu'une telle nourriture roborative soit du « pain » pour les forts (les spécialistes, ou qui se jugent tels) et du « lait » pour les faibles — je veux dire le grand public, repu *ad nauseam*, par de douteux regrattiers, d'idées sur Augustin prêtes à consommer ? La publicité pour les bonnes tables (« Chez Augustin » !) s'impose, dans la *R.É.L.* aussi.

Paul MATTEI.

Karl LANGOSCH, *Mittellatein und Europa. Führung in die Hauptliteratur des Mittelalters* : Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2., unveränderte Auflage 1997 ([1]1990), XIV-305 pages, index.

Ce petit livre — dont la première édition n'avait pas, sauf erreur, été signalée ici — se veut une introduction rapide aux différentes littératures médiévales, du VI[e] siècle aux environs de 1200. Son objectif est de dresser un tableau général, pour restituer à chaque littérature sa vraie place et montrer que celle qui est fondamentale et influence durablement toutes les autres est la littérature d'expression latine. Si cette dernière est sous-estimée dans les manuels modernes, par exemple dans les tomes VI-VIII du « Neues Handbuch der Literaturwissenschaft », cela s'explique par un mauvais équilibre des disciplines dans les universités actuelles, situation qui découle en partie des idéologies nationalistes du XIX[e] siècle. Les spécialistes des langues vernaculaires considèrent comme autonomes des littératures, qui, dans les sociétés médiévales, au moins jusque vers 1200, occupaient — de fait — une position subordonnée.

Karl LANGOSCH, qui enseigna longtemps et simultanément les philologies germanique et latine, était bien placé pour dresser un tel constat. L'exposé, sans notes, est forcément rapide, mais vise à ne laisser de côté aucun auteur majeur. La matière est distribuée en trois grandes parties : « Die Grundlegung » (du VI[e] siècle à 850), « Der Aufbau » (de 850 à 1066), « Die Vollendung » (de 1066 à 1200). Chaque section est étudiée ensuite selon un plan d'abord géographique, puis chronologique : d'où certains choix discutables, comme l'insertion de Virgilius Maro (p. 43) parmi les auteurs de Gaule du Sud; d'où aussi probablement quelques oublis, comme celui de Rathier de Vérone, un maillon important dans l'histoire de l'autobiographie, mais qui a passé sa vie à circuler, sans se fixer, entre la région de Liège et l'Italie du Nord. Les genres littéraires au sens étroit ont été favorisés par rapport aux écrits de type technique ou ecclésiastique (hagiographie, exégèse, théologie). Le traitement de l'épopée, tant en latin que dans les langues vulgaires, est spécialement développé, et l'*Alexandréide* de Gautier de Châtillon y occupe naturellement une place d'honneur (p. 222-226). Toutefois, en dépit de la thèse générale, ce n'est pas à un écrivain latin, mais à Chrétien de Troyes (p. 235-242), qu'est consacrée la notice la plus longue de tout l'ouvrage.

François DOLBEAU.

BÈDE LE VÉNÉRABLE, *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*. Traduction, présentation et notes par Olivier SZERWINIACK, Florence BOURGNE, Jacques ELFASSI, Mathieu LESCUYER et Agnès MOLINIER : Paris, Les Belles Lettres, 1999 (La roue à livres), 2 volumes de LIII-310 et 242 pages.

L'Histoire ecclésiastique du peuple anglais par Bède le Vénérable est l'une des dix œuvres historiques les plus copiées au Moyen Âge. Elle se diffusa dans tout l'Occident latin (moins de la moitié seulement des 172 manuscrits connus sont d'ori-

gine insulaire), avec une constance qui n'a jamais faibli, du VIII[e] au XVI[e] siècle. Bède (672/673-735), qui a passé toute sa vie au monastère de Jarrow-Wearmouth en Northumbrie, près de l'Écosse actuelle, écrit à la fois une histoire nationale — fortement anti-bretonne et pro-anglo-saxonne — et une histoire du christianisme anglais, qui vient ainsi parachever son œuvre hagiographique et exégétique et, chez ce « docteur de l'Église », tient lieu de testament spirituel. Pour les modernes, l'impact considérable de l'œuvre peut se mesurer à deux détails significatifs : c'est elle qui a généralisé le système de datation avant et après J.-C., et qui a imposé l'appellation « Anglais » de préférence à celle de « Saxons ». Les huit siècles d'histoire qu'elle couvre démarrent à l'arrivée de César en Bretagne en 44 av. J.-C., et aboutissent aux années 731-732, le premier livre regroupant à lui seul les 650 premières années. L'existence de deux grandes familles de manuscrits vient confirmer que les premières phrases de la lettre dédicatoire au roi Céolwulf ne sont pas purement topiques : une première rédaction avait été envoyée au souverain pour lecture et correction ; la seconde — que nous lisons ici — est la forme définitive de l'œuvre. Certainement d'ailleurs eût-il mieux valu ne pas traduire *Historiam... quam nuper ediderам...* par « Cette Histoire... tout juste publiée », mais par « Cette Histoire, que j'avais naguère publiée », *nuper* renvoyant évidemment à la première mouture du texte, comme l'indique fort pertinemment la n. 3 de la p. 203.

Traduction française (d'après l'édition de Ch. Plummer), présentation et annotation sont le fait d'un collectif d'anciens normaliens et chartistes, qui ont travaillé sous la direction d'un des leurs, Olivier SZERWINIACK. La jeune équipe a bénéficié, sous des formes diverses, du soutien de plusieurs de leurs aînés, dont certains ont accepté de vérifier la traduction (entre autres Jean-Pierre CALLU et Patricia STIRNEMANN pour le tome I, et Monique DUCHET-SUCHAUX pour le tome II). Le tout est d'une lecture très agréable. La présentation est fort claire et utile, l'annotation, très riche, intègre un certain nombre d'informations qu'on ne trouvait parfois que dans des revues étrangères fort peu diffusées, la traduction est élégante et, qualité remarquable pour un travail collectif, stylistiquement homogène. Étant donné le grand nombre d'œuvres médiévales importantes qui n'ont pas encore été traduites, ce genre d'entreprise serait évidemment à renouveler.

Monique GOULLET.

IOHANNIS SCOTI seu ERIUGENAE, *Periphyseon*, livre II, éd. Édouard A. JEAUNEAU, *Corpus Christianorum, Continuatio Mediaeualis*, T. CLXII : Turnhout, éditions Brepols, 1997, XIV-519 pages, 2 planches noir et blanc.

IOHANNIS SCOTI seu ERIUGENAE, *Periphyseon*, livre III, éd. Edouard A. JEAUNEAU, *Corpus Christianorum, Continuatio Mediaeualis*, T. CLXIII : Turnhout, éditions Brepols, 1999, XL-693 pages, une planche couleur.

Les tomes CLXII et CLXIII de la *Continuatio medieualis* du *Corpus Christianorum* constituent la suite de l'édition du *Periphyseon* faite par E. JEAUNEAU, selon les principes exposés dans l'introduction du premier livre (T. CLXI, *Corpus Christianorum, Continuatio Medieualis*). Ainsi une édition critique est faite, suivie d'un synopsis de quatre versions qui permet de saisir l'évolution du texte. Le manuscrit de Reims *R* sert de base à l'édition critique et des additions marginales sont données, certaines étant de la main de Jean Scot Erigène. Pour le livre III, le choix du manuscrit pose quelques difficultés car l'un des cahiers, sans doute détérioré, a été remplacé par une copie du XIII[e] siècle. L'éditeur indique que les *marginalia* sont intégrées au texte et qu'il est difficile de distinguer par conséquent les addi-

tions dues à l'auteur et celles d'un copiste ultérieur. On mesure par là l'intérêt de l'édition et la perte subie pour le livre III. Les deux livres édités poursuivent le projet initial de l'auteur, même si les digressions et les retours en arrière font que le livre III, consacré à la nature créée et qui ne crée pas et s'apparentant à un *Hexaemeron*, revient sur certaines questions précédemment traitées en particulier sur des points théologiques comme la nature de Dieu. Le livre II, consacré normalement à la nature créée et qui crée, traite des principes fondamentaux que sont les causes, mais revient aussi sur la question de la Trinité. L'introduction du livre II traite longuement de la question des *marginalia*, particulièrement importantes pour ce livre II et dues à deux mains irlandaises, et que l'éditeur a choisi de laisser en marge pour des raisons de respect du texte original et de sa vivacité. En outre il affirme l'authenticité de certaines d'entre elles, de la main i^1. L'introduction du livre III rappelle les principes d'édition, mais insiste aussi sur le contenu du livre III qui est « un bon témoin de l'intérêt porté par les érudits carolingiens aux sciences de la nature ». À ce titre, E. JEAUNEAU répond à ceux qui, comme P. DUHEM, faisaient de Jean Scot Erigène un précurseur de l'héliocentrisme. Tout repose sur la préposition *circa* qu'il faut interpréter, non comme signifiant un mouvement circulaire autour du soleil, mais comme une proximité des planètes à côté du soleil. Les planètes tournent autour de la terre à proximité du soleil. De même, E. JEAUNEAU traite du panthéisme de Jean Scot Erigène en montrant la complexité de la question. Une planche en couleurs jointe à l'édition présente une enluminure extraite du manuscrit latin B.N. Lat. 6734 (folio 3v). Elle est analysée par l'éditeur qui en fait un résumé du livre III du *Peryphyseon*. L'importance de ce travail d'édition, aussi bien pour l'établissement du texte, la présence de quatre versions que pour les sources indiquées, en fait une somme dont l'utilité est évidente.

Joëlle DUCOS.

GUILLELMI DE CONCHIS, *Dragmaticon philosophiae*, éd. Italo RONCA ; *Summa de philosophia in vulgari*, éd. Lola BADIA et J. PUJOL, *Corpus Christianorum, Continuatio Mediaeualis*, T. CLII : Turnhout, éditions Brepols, 1997, LXXXVIII-523 pages.

L'édition du *Dragmaticon philosophiae* permet de prendre connaissance d'une œuvre fondamentale du XII^e^ siècle et de saisir l'évolution de la pensée d'un des maîtres de cette époque, Guillaume de Conches. L'intérêt de ce volume réside aussi dans la présence de la traduction catalane qui a été faite au XIV^e^ siècle, ce qui prouve l'extrême popularité de ce livre largement compilé dans des encyclopédies comme celle de Vincent de Beauvais. L'éditeur du texte latin fait le recensement des 61 manuscrits qui contiennent le texte intégral et de la quinzaine qui en contient des fragments. Ce nombre montre la diffusion importante de ce livre pour lequel I. RONCA a renoncé à utiliser un manuscrit de base, après avoir établi un stemma qui tente de classer les manuscrits en six familles, malgré des interconnexions permanentes. L'édition critique suit majoritairement les manuscrits de la branche α, en adoptant une graphie où sont restaurées les diphtongues et la distinction entre u et v. L'introduction fait le point sur le titre qui semble bien utilisé par Guillaume de Conches comme par les copistes ultérieurs pour distinguer l'œuvre de la *Philosophia Mundi*, même si on l'appelle parfois *Summa de Philosophia*, titre repris par la traduction catalane. Ce néologisme vient de l'adjectif *dragmaticus*, usuel en rhétorique, et qualifie ce dialogue entre un duc normand et un philosophe anonyme sur tous les thèmes qui relèvent de la philosophie, depuis la nature de la substance jusqu'à l'homme en passant par les questions liées aux éléments. L'éditeur fait le

point sur la datation de cette œuvre qui fait partie des œuvres tardives et propose une chronologie différente de celle qui était proposée précédemment par E. JEAUNEAU (p. XXI-XXII). Il montre aussi le but de cet ouvrage dont la matière est identique à la *Philosophia Mundi*, œuvre de jeunesse. Il s'agit de rénover la philosophie naturelle et de revenir sur des erreurs de jeunesse pour satisfaire une orthodoxie catholique, la forme dialoguée permettant de jouer subtilement sur l'ironie parfois. Enfin l'œuvre est sans doute destinée officiellement au duc de Normandie, protecteur du philosophe, mais aussi à des étudiants sérieux de philosophie. Ce n'est donc pas, contrairement à ce qu'on a pu affirmer, une œuvre de vulgarisation scientifique, mais un nouvel ouvrage tant par la forme que par le contenu. L'examen des sources prouve l'emploi des autorités habituelles du XII^e^ siècle comme Sénèque, Cicéron, Platon ou les poètes latins, auxquelles il faut ajouter des textes contemporains comme les *Quaestiones* d'Adélard de Bath et le *Pantegni* de Constantin par exemple. Les textes patristiques et bibliques sont aussi largement empruntés et l'apparat critique témoigne de cette large culture puisque l'éditeur signale les citations présentes dans le texte. Mais l'introduction met en évidence la présence d'emprunts indirects ou même de plagiats et, comme le souligne à juste titre I. RONCA, chercher la source première est finalement moins intéressant que de montrer les témoins les plus directs qui permettent de saisir ce qu'est la culture de ce siècle. Cette édition permet de connaître un texte important dont la forme, un dialogue, n'est pas le moindre intérêt.

La traduction catalane est connue par deux manuscrits du XV^e^ siècle et des fragments dans un manuscrit du XIV^e^ siècle. Les éditeurs situent cette entreprise dans le contexte catalan et montrent qu'il ne s'agit pas d'une curiosité isolée. D'autres traductions catalanes scientifiques existent et cette œuvre répond à un besoin urgent d'apprendre à la Cour d'Aragon au XIV^e^ siècle (p. 285). La synthèse rapide sur les traductions catalanes (p. 281-285) apporte ainsi un éclairage sur l'œuvre qui, bien que décalée par rapport au niveau scientifique de l'époque, apparaît comme une base culturelle indispensable en philosophie naturelle. La présentation de la méthode de traduction prouve qu'il s'agit bien avant tout de communiquer un contenu : pas de gloses, pas d'effet stylistique, un découpage en chapitres brefs pour une connaissance plus aisée et des périphrases pour expliquer le langage technique. L'œuvre paraît remplir son objectif d'autant que les contresens sont majoritairement dûs aux fautes du copiste latin. L'édition se termine sur une étude de la langue et une bibliographie complète sur les milieux catalans scientifiques. Ce texte, apparemment marginal, apparaît ainsi comme un complément indispensable du texte latin puisqu'il s'agit de la seule traduction complète en langue vernaculaire. L'ensemble du volume est ainsi l'illustration du parcours des idées scientifiques et philosophiques au Moyen Âge où la langue vernaculaire consacre la célébrité d'une œuvre et d'un auteur.

Joëlle DUCOS.

HILDEGARDIS BINGENSIS, *Liber diuinorum operum*, éd. Albert DEROLEZ et Peter DRONKE, *Corpus Christianorum, Continuatio Mediaeualis*, T. XCII : Turnhout, éditions Brepols, 1996, CXX-501 pages, 4 planches noir et blanc, 10 planches couleur.

Le *Liber diuinorum operum* est une des œuvres majeures d'Hildegarde de Bingen où elle présente un ensemble de dix visions particulièrement riches et complexes par rapport aux précédentes. Cette édition critique permet ainsi de compléter notre connaissance de ces textes et de les comparer au *Scivias* précédemment

édité (T. XLIII et XLIIIA, *Corpus Christianorum, Continuatio mediaeualis*, éds. A. Führkötter et A. Carlaveris). Les éditeurs ont choisi de se fonder sur un manuscrit à la place essentielle, le manuscrit *G* (Ghent, University Library ms 241), et montrent les relations entre les différents manuscrits des plus anciens aux plus tardifs (p. LXXXVI-CXIII). Ils ont préféré suivre la graphie de ce manuscrit en maintenant en particulier les variantes graphiques pour un même mot, mais aussi la réduction des diphtongues par exemple. L'introduction, abondante, permet de situer la place de l'œuvre dans la vie de l'abbesse qui, selon ses propres termes, trouvait ce livre meilleur que les autres. Les éditeurs démontrent facilement l'étendue de la culture de l'auteur, malgré ses affirmations d'ignorance, en insistant sur sa connaissance des auteurs latins classiques et chrétiens mais aussi de la *Consolation de Philosophie* de Boèce, du *Periphuseon* de Jean Scot Erigène et de traités hermétiques. L'intérêt de leur analyse repose sur leur hypothèse selon laquelle le langage employé, inventif, original, donne des indices sur les sources ou la documentation d'Hildegarde alors qu'elle écrit en gommant toute référence selon les principes de l'écriture prophétique. Ainsi révèlent-ils l'influence assurée de Calcidius, de Filastrius, d'Aethicus Ister et du *De statu animae* de Claudianus Mamertus par exemple. Ils prouvent aussi que l'abbesse reflétait des connaissances qui étaient en vogue à son époque. Une étude de la langue employée montre l'importance des formations nominales abstraites et d'adverbes. L'invention lexicale est courante, même si les éditeurs n'ont pas repéré derrière *collateralis*, employé comme adjectif pour désigner les vents secondaires par rapport aux vents principaux, un adjectif courant au XII[e] siècle dans les passages météorologiques. Il s'agit moins d'une invention que de l'emploi d'un lexique tout à fait usuel, ce qui n'empêche pas la surprise face à la création langagière de l'abbesse. L'apparat critique permet de distinguer entre réminiscences, motifs ou expressions similaires et de saisir l'importance du travail d'écriture. Des planches en couleur présentent dix miniatures tirées du manuscrit *L* (Lucca, Biblioteca Statale, ms 1942) qui illustrent les dix visions de ce livre. Un index des passages de la Bible et des auteurs complète cette édition qui permet d'aborder le texte d'Hildegarde d'un œil moins naïf et d'admirer la puissance et l'originalité de son écriture.

Joëlle DUCOS.

L'évasion d'un prisonnier. Ecbasis cuiusdam captivi. Introduction, traduction, commentaire et tables par Charles MUNIER, C.N.R.S. Éditions/Brepols (Sources d'histoire médiévale publiées par l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes) : Paris, Turnhout, 1998, 232 pages.

Découverte par Jacob GRIMM à Bruxelles en 1834, l'*Ecbasis cuiusdam captivi* est une œuvre scolaire composée vraisemblablement par le maître d'une école monastique, peut-être celle de Saint-Maximin de Trèves. Comptant 1 229 vers, des hexamètres léonins pour la plupart, elle s'articule en un prologue (v. 1-68), un récit cadre (v. 69-391, 1010-1016 et 1098-1224) et enfin une fable interne (v. 392-1097) dont 54 vers (v. 852-906) semblent interpolés. Le récit cadre raconte comment un veau, échappé du monastère où il était enfermé, fut retenu prisonnier dans la tanière du loup qui s'apprêtait à le dévorer après la messe de Pâques, puis fut délivré par l'ensemble des animaux qui assiégèrent le château du loup. Pendant le siège, le loup, qui redoute l'arrivée du renard, raconte à la loutre, son vassal, comment son ancêtre fut écorché vif à la cour du roi lion par une ruse du renard, qui prétendait guérir le roi malade avec la peau du loup. On aura reconnu dans la fable interne le thème de la fable 72 d'Ésope, qui sera reprise notamment

dans le livre III de l'*Ysengrinus* de Nivard de Gand, dans la branche X du *Roman de Renart* et dans la fable de La Fontaine, « Le lion, le loup et le renard » (VIII, 3). On a longtemps discuté la date de rédaction de cette épopée animalière, dont le récit cadre est censé se passer en 812 dans les Vosges et la fable interne deux générations plus tôt aux environs de Bordeaux. Après avoir été située au X^e^ siècle puis dans la première moitié du XI^e^ siècle, depuis les travaux de Heinz THOMAS parus en 1964, elle est datée de la fin du XI^e^ siècle, plus exactement du règne des rois germaniques Henri IV († 1106) et son fils Conrad († 1101). L'auteur semble en effet avoir vécu en Lotharingie (monastères Saint-Èvre de Toul, de Moyenmoutier et Saint-Maximim de Trèves). Il est même question de la Forêt-Noire : « Svvarzvalt » (v. 1073). L'*Ecbasis cuiusdam captivi* est donc la plus ancienne épopée animalière du Moyen Âge, puisqu'elle précède l'*Ysengrinus* de Nivard de Gand, composé entre 1148 et 1153, et le *Roman de Renart*, dont les branches les plus anciennes datent de la fin du XII^e^ siècle.

Le titre exact de l'œuvre est : « *Ecbasis cuiusdam captivi per tropologiam* ». Les lecteurs doivent donc tirer du texte des leçons morales utiles pour leur vie quotidienne. Sous couvert d'une histoire animalière, l'*Ecbasis* évoque donc la vie quotidienne du monastère, met en scène de manière caricaturale certains de ses membres et fait allusion aux événements de l'époque. Pour pimenter le travail de transposition, l'auteur de l'*Ecbasis* a truffé son œuvre de citations que les auditeurs, ses élèves ou ses anciens élèves, devaient reconnaître d'après les leçons suivies à l'école monastique. Sont principalement cités, outre la Bible, la Règle de saint Benoît et des prières liturgiques, Horace (250 citations), Prudence (90), Virgile (50), Sedulius (30), Juvencus (20), Venance Fortunat (20), Ovide et Arator (10 citations chacun). Le lecteur d'aujourd'hui ne peut plus goûter tout le sel de l'*Ecbasis*, car c'est l'œuvre d'un moine s'adressant à d'autres moines, entre lesquels elle créait une complicité dans la reconnaissance des citations bibliques, liturgiques et littéraires apprises aux offices et à l'école monastique, mais aussi dans le décryptage des allusions à la vie du monastère et aux travers de certains de ses membres croqués sous le masque d'animaux. L'*Ecbasis* n'a pas la virulence des attaques de l'*Ysengrinus*. C'est un divertissement festif qu'on récitait à la fête de Pâques pour susciter le *risus paschalis* et instruire et divertir les convives du repas pascal. Le veau représente le moinillon, qui s'ennuie dans l'école du monastère et qui est tenté par la liberté du monde extérieur. Le loup au contraire est une figure du diable et de la perdition qui attend le veau à l'extérieur. L'une des leçons du poème est donc qu'il vaut mieux rester au bercail. Mais l'*Ecbasis* ne se réduit pas à cette leçon : c'est aussi une satire du monde féodal adressée en particulier aux élèves laïcs de la noblesse admis à suivre l'enseignement de l'école monastique.

L'*Ecbasis* est conservée dans seulement deux manuscrits : Bruxelles, B.R. 10615-10729 (fol. 187-191) et Bruxelles, B.R. 9799-9809 (fol. 103-134), copie du premier. Ces deux manuscrits proviennent du monastère Saint Eucher-Saint Mathias de Trèves où ils furent copiés au XII^e^ siècle. C. MUNIER reprend — sans l'apparat critique — l'édition de Karl STRECKER publiée dans la série des *M.G.H. ad usum scholarum* en 1935 et réimprimée en 1977. Dans les quelques cas où il a retenu des leçons ou un ordre des vers différents, il le signale en notes. Traduire l'*Ecbasis* n'est pas toujours chose aisée car certains vers sont si elliptiques qu'ils en deviennent obscurs. Aussi la traduction française en regard de C. MUNIER est-elle souvent fort utile, même s'il existe déjà deux traductions allemandes, une italienne et une anglaise. Le texte de l'*Ecbasis* présente entre autres une difficulté de traduction en français. En effet, il y a un jeu sur les genres féminin de *vulpes* et masculin de *pardus*. Ainsi le renard est-il qualifié de « cara soror » (v. 448) et de reine du *pardus* : « *Non tamen indecorem sua se regina relinquit* » (v. 434 ; on remarquera

au passage l'emploi non classique du réfléchi). Quant au *pardus*, il est l' « amans » du renard (v. 712). Il s'agit très probablement d'une raillerie à l'égard de certains frères ayant des sentiments plus que fraternels. On ne peut pas traduire *vulpes* par la renarde, le terme étant générique en latin. C. MUNIER a donc dû inverser le jeu sur les genres et traduit *vulpes* le renard et *pardus* la panthère. Du coup, il a transposé au masculin tous les qualificatifs du *vulpes* et au féminin tous ceux du *pardus*. C'est pourquoi il traduit au v. 448 « *cara soror vulpes* » : « cher frère renard », et au v. 748, à propos de la panthère, « *advena frater* » : « notre sœur étrangère ». On notera encore le vocabulaire péjoratif utilisé pour parler de la maladie pulmonaire du roi : « *spurcamina pectoris huius* » (v. 199) et « *quo limum pectore pellam* » (v. 292). Enfin, il est difficile de savoir quel animal est désigné comme la « *cerula catta maris* » (v. 654), traduit : « la chatte bleue de la mer ».

Cette difficulté mise à part, l'introduction copieuse (p. 7-47) et les notes abondantes (p. 133-201) permettent de résoudre presque toutes les questions, qu'elles soient historiques, géographiques, de morphologie, de syntaxe ou de vocabulaire. Les notes indiquent également les articulations du texte, le sens de certains passages, les sources des citations et les rapprochements possibles. Toutes ne sont pas cependant également convaincantes. Ainsi, p. 189, il n'est pas sûr que la source du v. 984 « *Vt complent apices, quos scribit virgo Iohannes* », soit le v. 23 du *Carmen* II.IV de Jean Scot : « *Si sinerent apices, quos scripserat ipse Salomon* » (P.A.C. III, p. 534). La similitude des trois mots peut être d'autant plus accidentelle que le poème de Jean Scot ne semble pas avoir beaucoup circulé, puisque sa tradition textuelle se réduit à un manuscrit conservé aujourd'hui, le Vatican, Reg. lat. 1587. De même, p. 163, je n'ai pas compris la note sur le v. 469 « *Si dignum morti, cogar succumbere legi* » : « Pour les besoins de la rime, l'adjectif *dignus* est construit au génitif ». Enfin, la bibliographie est très riche (p. 203-215), mais omet certains auteurs pourtant cités dans l'introduction ou dans les notes : FICKERMANN (p. 173, 197), GRAF (p. 26), MATHIEU (p. 167), VON WINTERFELD (p. 153, 157, 158, 168, 181, 185-187), WERNER (p. 34, 39, 161).

Ces quelques réserves n'enlèvent rien au mérite de C. MUNIER qui nous permet d'apprécier dans toutes ses dimensions l'*Ecbasis cuiusdam captivi per tropologiam*. Ce texte attachant nous permet de mieux appréhender la culture dispensée dans les écoles monastiques au Moyen Âge. Le livre de C. MUNIER vient compléter les nombreux travaux publiés sur les fables animalières latines ces dernières années : parmi bien d'autres, citons la traduction commentée du *Roman d'Ysengrin* par E. CHARBONNIER (Paris, Les Belles Lettres, La Roue à Livres, 1991), la synthèse de J. M. ZIOLKOWSKI, *Talking Animals : Medieval Latin Beast Poetry, 750-1150*, Philadelphie, 1993 et le recueil d'articles de Ferrucio Bertini, *Interpreti medievali di Fedro*, Naples, 1998 (Nuovo Medioevo 57). Et ce engouement n'est pas prêt de faiblir : d'ores et déjà il convient d'ajouter au livre de C. MUNIER son dernier article : « Nouvelles recherches sur l'*Ecbasis cuiusdam captivi* », dans *Revue des sciences religieuses* 73, 1999, p. 21-41.

Olivier SZERWINIACK.

Petri Blesensis Carmina, éd. C. WOLLIN (Corpus Christianorum Continuatio Medievalis 128) : Brepols, Turnhout, 1998, 714 pages.

Pierre de Blois († 1211 ou 1212), archidiacre de Bath puis de Londres, gravita dans l'entourage d'Henri II Plantagenêt et Aliénor d'Aquitaine, dont la cour fut un centre de création littéraire particulièrement fertile. Cette édition des *Carmina* de Pierre de Blois est l'aboutissement de la thèse de C. WOLLIN, soutenue

à l'université de Bielefeld sous la direction du Professeur Reinhart HERZOG, décédé en 1994. Elle se place dans le prolongement des travaux de Peter DRONKE, Rolf KÖHN, O. SCHUMANN, Günter BERNT, André WILMART, Pascale BOURGAIN, Richard SOUTHERN et tant d'autres éminents médiévistes, mais surtout elle est l'aboutissement de l'article de Peter DRONKE, « Peter of Blois and Poetry at the Court of Henry II », *Mediaeval Studies* 38, 1976, p. 185-235, qui avait proposé une liste profondément renouvelée des poèmes de Pierre de Blois. Or beaucoup de ces poèmes, jusque-là considérés comme anonymes, étaient dispersés dans des éditions partielles difficilement accessibles et insuffisantes au regard des exigences actuelles. C. WOLLIN a donc voulu par cette édition combler cette lacune. Pour autant, il souligne que son édition n'est pas définitive car de nouveaux manuscrits peuvent mettre au jour des poèmes encore inconnus et surtout la critique d'attribution est encore loin d'avoir résolu toutes les questions soulevées par chaque poème. En particulier, il n'est pas sûr que tous les poèmes soient du même Pierre de Blois car il semble bien qu'il y eut un second auteur portant un nom identique à la même époque, bien que pour certains critiques il s'agisse d'un personnage fictif. Devant ces incertitudes sur l'authenticité de certains poèmes et l'unicité de leur auteur, C. WOLLIN a pris le parti de laisser la question ouverte et d'éditer tous les poèmes authentiques et la plupart des *Carmina* attribués à Pierre de Blois par les critiques à l'exception des poèmes facilement accessibles dans des éditions modernes. Son édition ne prétend donc pas trancher les cas douteux, même si C. WOLLIN a rejeté deux des cinquante-deux *Carmina* attribués par P. DRONKE à Pierre de Blois (l'un des deux d'ailleurs, le n° 39, avec des réserves) et en a ajouté neuf autres à sa liste. C. WOLLIN a réparti les soixante et un poèmes qu'il édite en cinq sections, afin de laisser au lecteur le soin de se forger sa propre opinion : la première section regroupe les *Carmina* de Pierre de Blois sans aucun doute authentiques et ceux qui peuvent lui être attribués avec certitude. La seconde rassemble les poèmes de l'important manuscrit Oxford, Bodleian Library, Add. A.44 et six des *Carmina Burana* qui peuvent être attribués à Pierre de Blois avec beaucoup de vraisemblance. La troisième section regroupe des poèmes d'amour et deux chants de Noël de la collection Arundel (manuscrit Londres, British Library, Arundel 384), dont l'authenticité est très vraisemblable sans pouvoir être absolument prouvée. La quatrième section comprend des poèmes attribués à Pierre de Blois avec des degrés divers de certitude. Enfin dans la cinquième section, qui fait fonction d'appendice, C. WOLLIN édite les poèmes d'une collection (X) d'attribution incertaine, car elle fut au moins imitée par Pierre de Blois et il n'en existe aucune édition critique.

À l'intérieur de chaque section, l'ordre des poèmes suit autant que possible celui des manuscrits de base ou des collections définies. Pour chaque poème, la présente édition prend en compte tous les témoins textuels connus par les critiques, les répertoires et l'incipitaire *In principio*, à l'exception des *Carmina* 1, 1-5, qui accompagnent la lettre 57 de la collection épistolaire de Pierre de Blois dont on a conservé plus de 320 manuscrits. L'éditeur s'est efforcé également d'être exhaustif en indiquant pour chaque *carmen* les éditions antérieures et les travaux critiques qui en ont parlé. En revanche le commentaire de C. WOLLIN n'a pas visé à être complet : il n'explique les difficultés de langue et de contenu qu'exceptionnellement et s'en tient la plupart du temps à indiquer les sources bibliques et antiques, les parallèles dans les autres œuvres de Pierre de Blois, les parallèles dans les œuvres des autres auteurs contemporains, enfin les imitations du texte de Pierre de Blois par les auteurs postérieurs, ce qui permet de préciser les usages de la langue poétique au XII^e^ siècle. Cette édition se veut en effet un instrument de travail pour des recherches futures plus approfondies sur l'esthétique des *Carmina* de Pierre de Blois. On peut regretter que le commentaire ne soit pas plus développé mais dans

la mesure où l'édition proprement dite occupe déjà plus de quatre cents pages (p. 221 à 631), il était sans doute difficile de la développer encore davantage. D'autant qu'elle est suivie d'un appendice comprenant l'édition de textes théoriques et de six *indices* (citations bibliques, auteurs antiques, médiévaux, poèmes anonymes, proverbes, enfin auteurs anglais et français) et qu'elle est précédée d'une introduction de deux cent vingt pages : C. WOLLIN y récapitule les travaux parus jusqu'à aujourd'hui concernant la biographie de Pierre de Blois (avec un excursus sur le second auteur du même nom) et son œuvre poétique (avec un appendice sur la recherche musicologique). Puis C. WOLLIN y décrit les manuscrits et les éditions qu'il a utilisés. Ensuite il expose les relations entre les manuscrits et discute l'authenticité des *Carmina*. Il consacre une cinquième partie aux poèmes inauthentiques. Dans une sixième partie, C. WOLLIN discute de la forme et du genre des *Carmina*, avant de les dater et d'exposer leurs sources antiques et médiévales ainsi que leur influence. Enfin, la bibliographie (p. 179-210) est exhaustive ou peu s'en faut.

On le voit, l'édition de C. WOLLIN est une véritable somme, même si elle se veut une édition de travail. Désormais, les futurs travaux sur les *Carmina* de Pierre de Blois disposent d'une base textuelle solide.

Olivier SZERWINIACK.

Commedie latine del XII e XIII secolo, VI : Gênes, 1998 (Pubblicazioni del D.AR. FI.CL.ET, N.S., n° 176), 526 pages.

Voilà paru, dans la série *Commedie latine del XII e XIII secolo*, en cours de publication à l'Université de Gênes depuis 1976 sous la direction de Ferruccio BERTINI, le sixième et dernier volume, qui contient l'*Alda* de Guillaume de Blois, le *De uxore cerdonis* (*La femme du savetier*) de Jacques de Bénévent, tous deux édités par F. BERTINI, la *Lidia* attribuée à Arnoul d'Orléans (éd. I. GUALANDRI et G. ORLANDI), la version II du *Rapularius* (*Le betteravier*) et le *De more medicorum*, édités par P. GATTI. Cela porte désormais à 21 le nombre des œuvres du corpus que l'on désigne traditionnellement par le nom de « comédie élégiaque », et dont les sujets s'apparentent à ceux des fabliaux (voir *R.É.L.* 76, 1999, p. 241-269).

Lidia et *Alda* avaient fait l'objet d'une édition et d'une traduction française par Gustave COHEN et ses élèves, en 1931 (*La « comédie » latine du XII^e siècle*, Paris, Belles Lettres, t. 1 : *Alda* par M. WINTZWEILLER, et *Lidia* par E. LACKENBACHER), lesquelles avaient été diversement appréciées et ont fait l'objet de plusieurs lectures critiques. L'édition d'*Alda* par F. BERTINI relègue aux oubliettes toutes les précédentes. Sur le plan de la transmission du texte, elle s'enrichit d'un témoin manuscrit de la première moitié du XIII^e siècle (Oxford, Bodleian Library, Lat. misc. d 15), que ne pouvait pas connaître WINTZWEILER, puisqu'on l'a retrouvé dans les années 1930 seulement, dans un état si déplorable qu'il a nécessité une longue restauration, restant par conséquent inaccessible. Surtout, l'éditeur italien, qui avait déjà eu l'occasion de critiquer avec de bons arguments le stemme de son prédécesseur (*La critica del testo mediolatino*, dir. C. LEONARDI, Spolète, 1994, p. 234-238), propose un stemme à deux branches qui rend parfaitement compte des concordances des manuscrits *LWVG* contre *BPFH* (p. 43-45), là où WINTWEILLER apparentait F à la première famille. Le commentaire littéraire met l'accent sur la dimension rhétorique de la pièce, et lui restitue pleinement son originalité de divertissement grivois mais savant. La traduction est un vrai bonheur, et fait paraître bien terne celle de WINTZWEILLER, d'une pruderie très datée, qui refuse constamment d'appeler un chat un chat, au risque d'être parfois incompréhensible, comme dans le morceau de bravoure particulièrement cru des v. 489-510 (éloge de la *cauda*).

Des bizarreries et des erreurs sont redressées au passage : *auarus amator* (v. 259) est naturellement traduit par *un amante tirchio* (« pingre »), quand le Français écrivait (par maniérisme ?) « un amoureux sordide » ; au lieu d'un étonnant « billet doux bien tourné », les *verborum tormenta* du v. 253 redeviennent enfin les « formules magiques » qui entreront dans la composition du pâté destiné à obtenir les faveurs d'Alda.

Les deux éditeurs de *Lidia* n'ont pas utilisé de nouveau témoin manuscrit, et ils se sont employés à amender l'édition de leur prédécesseur LACKENBACHER, dont les collations se sont avérées peu fiables (p. 200), certaines conjectures erronées, et quelques choix textuels peu heureux (voir le v. 6, par exemple, où *quoque* adverbial est impossible métriquement). La grande valeur de cette édition se double de la présence, en plus de la très riche introduction des p. 113-204, d'une annotation infrapaginale en latin, à finalité didactique, et d'un commentaire littéraire vers à vers, réparti dans d'abondantes notes finales (p. 257-318).

L'édition du *Rapularius* II par P. GATTI complète celle qu'il avait donnée du *Rapularius* I dans le précédent volume. Un classement chronologique de ces deux versions n'a pas été possible, et mieux vaudrait peut-être retenir la suggestion, faite jadis à l'éditeur par B. BISCHOFF, de les désigner par la variante de leurs incipit : *R. prodiga* pour la seconde version, et *R. friuola* pour la première. Malgré la qualité de l'édition de K. LANGOSCH (1929), qui avait utilisé deux manuscrits de moins que lui, P. GATTI propose 29 améliorations du texte. De même la précédente édition par F. BRUNHÖLZL du *De more medicorum* (1955), qu'il juge excellente, diverge 27 fois avec la sienne.

D'une façon générale, ce volume fait faire un pas décisif à l'édition et à l'étude de la comédie latine des XII^e^ et XIII^e^ siècles. Outre l'abondance de l'information littéraire mise en œuvre, qui permet de mieux cerner le genre complexe de ces pièces et leur rapport avec la littérature vernaculaire, l'équipe de l'université de Gênes se distingue tout particulièrement par le soin apporté à la présentation de la tradition manuscrite (d'une extrême indigence, au contraire, chez les éditeurs français), et à l'ecdotique en général. Le *non liquet* prononcé par F. BERTINI devant la contamination de la tradition du *De uxore cerdonis*, et son refus de proposer un stemme dans ces conditions, en sont eux aussi une preuve *a contrario*. Quelques coquilles se sont néanmoins glissées (par ex., p. 50, v. 26, la virgule entre *pudicus* et *lector* est de trop ; p. 52, v. 35, il faut évidemment lire *miser* au lieu de *misier*). La négligence, dans l'apparat des sources, de certains *loci similes* d'auteurs antiques, Ovide en particulier, qui avaient été proposés ici ou là par les critiques, peut être jugée légitime, si l'on considère qu'il s'agit la plupart du temps de simples *iuncturae* ou de réminiscences inconscientes. De grands médiévistes français, comme DU MÉRIL, FARAL et COHEN, ont découvert ces œuvres, les ont éditées et fait connaître ; on a pu déplorer que depuis les années cinquante seuls les Français aient semblé s'en désintéresser. Gageons que le corpus de Gênes — surtout si, comme le laisse entendre F. BERTINI, il s'en fait un jour une seconde édition, et que celle-ci soit bien diffusée en France — suscitera quantité de travaux nouveaux dans l'Europe entière.

Monique GOULLET.

Paul SAENGER, *Space Between Words. The Origins of Silent Reading* : Stanford, Calif., Stanford University Press, 1997, XXI-480 pages, index.

Ce bel ouvrage, à la fois érudit et synthétique, est appelé à faire date dans l'histoire de la lecture en Occident, comme dans celle des études paléographiques. Il

s'occupe d'un phénomène qui, curieusement, n'avait guère intéressé jusqu'à présent les spécialistes du livre et de l'écriture : le passage de la *Scriptura continua* antique, où les mots n'étaient pas distingués les uns des autres, à des systèmes graphiques où les mots prennent une individualité croissante, essentiellement grâce à une répartition plus régulière des espaces blancs. Ce changement, qui s'est fait peu à peu et à des moments différents selon les lieux, est, aux yeux de l'auteur, une donnée capitale ayant profondément modifié l'accès à l'écrit. Associé à d'autres innovations (ponctuation, accents, traits d'union, etc.), il serait à l'origine d'un mode de lecture plus rapide, effectuée en silence et en privé, et aurait de ce fait des retombées importantes sur le plan culturel, par exemple dans le maniement des sources, la rédaction des œuvres (qui, de dictées, deviennent souvent autographes), la circulation des idées hétérodoxes, voire la réapparition de la pornographie.

Un livre aussi riche est à exploiter à divers niveaux. Deux chapitres décrivent et nomment les procédés par lesquels, durant le haut Moyen Âge, les mots deviennent des entités isolées. L'utilisation des espaces blancs est l'élément central, mais d'autres signes, legs de l'Antiquité ou créations médiévales, jouent aussi un certain rôle : traits d'union en fins de lignes; 'diastole' séparant des syllabes indûment rapprochées ou, inversement, 'hyphen' annulant un blanc superflu; signes de ponctuation; accents aigus placés sur les monosyllabes ou la voyelle tonique des polysyllabes; formes spéciales des lettres initiales ou finales; abréviation de désinences, etc. L'auteur commente aussi les codes restituant les constructions syntaxiques, les appels renvoyant à des additions marginales, ainsi que l'apparition de la notation musicale et des diagrammes. Toutes ces données ne sont pas exactement sur le même plan : les codes de construction syntaxique, inscrits en interligne et dans un autre module d'écriture (cf. fig. 16), ont, par exemple, un statut différent des signes qui se lisent à l'intérieur du texte principal. Néanmoins, l'inventaire de P. SAENGER est précieux, parce qu'attirant l'attention sur des éléments que négligent souvent les paléographes, il en dégage la cohérence sous-jacente : une recherche de meilleure lisibilité, d'autant plus précoce que le latin est confronté à des parlers vulgaires très différents de lui.

Le corps de l'ouvrage étudie comment, de la fin du VII[e] au XII[e] siècle, s'est diffusée, à travers l'Europe, l'habitude d'isoler graphiquement chaque mot d'un texte. En Occident, il s'agit d'une rupture avec la tradition tardo-antique. Les Romains, après avoir connu une écriture interponctuée, avaient adopté la *Scriptura continua* vers le deuxième siècle de notre ère, en imitation des Grecs; si l'on voulait faciliter aux enfants l'apprentissage de la lecture, l'élément que l'on tendait à isoler était la syllabe et non le mot. Le monde carolingien pratique encore la *Scriptura continua* ou, à défaut, une écriture 'aérée' où les blancs, qui peuvent séparer les mots de façon aléatoire, ne se distinguent pas des espaces entre les syllabes. Les premiers manuscrits latins de type nouveau sont d'origine irlandaise et remontent aux années 690-715 : transcrits dans un pays où l'apprentissage du latin se faisait uniquement en milieu scolaire, ils auraient été en outre influencés par des livres syriaques où le procédé était de règle. Maîtres et moines irlandais implantèrent ensuite, dans l'Angleterre anglo-saxonne, cette habitude graphique (présente dans les traités comme dans les manuscrits d'Aldhelm et de Bède), en même temps qu'ils y introduisaient de nouveaux types de livres : glossaires alphabétiques, évangiles de poche, recueils de prières privées, etc., qui témoignent d'une relation originale avec le latin comme avec la lecture. Des Îles Britanniques, l'usage de séparer les mots se répandit sur le continent, en Armorique, dans les monastères et les cercles sous influence insulaire — par exemple les entourages immédiats de Jean Scot et de Sedulius Scottus —, secondairement par le biais de copies d'ouvrages rédigés en Angleterre. Mais ce fut l'écriture 'aérée', qui resta presque partout de règle jusque vers

le milieu du Xe siècle. Le seul type de manuscrit continental où les mots se trouvaient nettement individualisés était les manuels en notes tironiennes ou bien les textes en clair parsemés de notes tironiennes.

À partir du Xe siècle, la pratique d'origine insulaire fut renforcée par une autre influence : celle des traductions scientifiques effectuées sur des originaux arabes, c'est-à-dire à partir d'une langue qui, comme le syriaque, était écrite sans voyelle et devait, par conséquent, isoler chaque mot. Les maîtres les plus influents de cette période préscholastique, Gerbert d'Aurillac, Abbon de Fleury (qui vécut quelque temps en Angleterre), Hériger de Lobbes, furent aussi ceux dont les œuvres circulèrent dès l'origine en écriture 'séparée', avec un espacement régulier des mots. À la génération suivante, Fulbert de Chartres, ses élèves, les disciples de Gerbert et d'Hériger contribuèrent à populariser ce mode de transcription, qui se répandit, dès la première moitié du XIe siècle, dans la plupart des monastères réformés de Belgique et du Nord de la France (où, parfois, s'exerçait aussi une influence insulaire). À Cluny, Saint-Martial de Limoges et dans les abbayes méridionales, comme Moissac, le passage de l'écriture 'aérée' à l'écriture 'séparée' fut plus tardif et acquis seulement dans la seconde moitié du XIe siècle ; l'innovation gagna finalement l'Italie à partir de la fin du XIe siècle, soit un siècle environ après sa victoire dans les milieux scientifiques les plus avancés de Reims et de Fleury. En règle générale, les prépositions monosyllabiques furent les dernières parties du discours à être isolées ; d'autre part, les livres en langue vulgaire introduisirent la séparation de mots avec moins de rigueur que les manuscrits latins.

Les deux derniers chapitres enfin, et nombre de remarques dispersées dans les sections précédentes, tentent d'évaluer l'importance du phénomène étudié pour l'histoire de la lecture et de la culture. Ces réflexions sont d'ordre plus spéculatif et reposent sur le postulat que la *Scriptura continua* oblige en pratique à lire à haute voix : l'insertion d'espaces blancs entre les mots et l'emploi des signes séparateurs énumérés plus haut deviennent alors la condition nécessaire à l'émergence de la lecture silencieuse et privée (d'où le sous-titre du livre). Mais ce postulat correspond-il à la vérité ? On notera qu'un article d'A. K. GAVRILOV, *Techniques of Reading in classical Antiquity*, dans *The Classical Quarterly*, 47, 1997, p. 56-73, interprète les données antiques selon une clef différente de celle de SAENGER. J'hésiterais donc à suivre l'auteur dans les conclusions qu'il formule à ce niveau, ou encore dans les rapprochements qu'il effectue entre la diffusion des chiffres arabes et des diagrammes, l'invention des notations musicales et la pratique d'isoler graphiquement les mots. Le phénomène de séparation est certes important, et l'on saura gré à l'auteur de l'avoir bien mis en lumière, mais il est sans doute exagéré d'y voir la cause, directe ou indirecte, d'une bonne partie des évolutions ultérieures.

Quand elle suit la progression de l'écriture 'séparée' à travers le temps et l'espace, la synthèse de P. SAENGER paraît nettement plus solide, car elle est fondée sur l'observation de très nombreux manuscrits ; elle sera sans doute affinée, mais a peu de chances d'être bouleversée, même si l'impact des manuscrits syriaques dans l'Irlande du VIIe siècle et celui des textes arabes sur les lettrés du Xe siècle restent à vérifier. Mon résumé ne rend pas justice à la complexité d'un exposé qui abonde en remarques érudites ; car l'utilisation des espaces blancs peut désormais, à juste titre, être invoquée dans les discussions comme argument critique : c'est ainsi que l'auteur met en doute l'authenticité d'une charte de Cluny (p. 307, n. 18), l'origine anglaise du plus ancien manuscrit de Vitruve (p. 365, n. 31), l'attribution d'un livret au faussaire Adémar de Chabannes (p. 409, n. 63). Dans les langues autres que l'anglais, le nombre de coquilles sur les titres d'ouvrages ou les noms propres est un peu trop élevé (par ex. p. 301 : Préhac ; p. 371, Deschusses ; p. 415 : Tourbert, etc.). P. 229, le fragment des *Dicta Leonis* repro-

duit sur la figure 34 est inversé, et l'édition citée à la n. 81 correspond à un texte différent (transmis sous le nom d'Osius [non Odus] de Cordoue). Une forme plus développée du ch. 13 sur la séparation des mots en Italie est parue dans *Scrittura e civiltà*, 17, 1993, p. 5-41.

François DOLBEAU.

Stephen C. MAC CLUSKEY, *Astronomies and Cultures in Early Medieval Europe* : Cambridge, édition Cambridge University Press, 1998, XIV-235 pages, 26 figures.

Stephen C. MAC CLUSKEY se livre à une synthèse éclairante sur une période peu étudiée et mal connue, période qui s'étend depuis la fin de l'Antiquité jusqu'au début du XII[e] siècle. L'objet de son propos est de s'interroger sur la culture astronomique de ce siècle, car il suppose que la « renaissance » de l'astronomie du XII[e] siècle n'apparaît pas sur un terrain vierge mais vient d'un savoir et d'un intérêt préexistant. Il s'agit donc de définir les contours d'une science jusqu'ici ignorée en ces siècles du Haut Moyen Âge. Trois parties structurent le livre. La première est un rappel synthétique sur l'héritage astronomique au début du Moyen Âge tant dans son aspect théorique que dans l'aspect pratique de l'établissement des calendriers. Des considérations sur le savoir général astronomique sont données ainsi que sur ce qui subsiste du savoir ptolémaïque. Mais c'est aussi l'évocation de tous les types de calendriers préexistants depuis l'âge préhistorique jusqu'au calendrier chrétien dans une perspective ethnologique. Le dernier chapitre montre la tension entre un savoir né des commentaires de l'Écriture et l'idée d'un ordre naturel stable opposé au concept du miracle. L'auteur souligne l'importance de l'Irlande et de l'Angleterre à partir du VII[e] siècle pour le développement de l'astronomie. La deuxième partie est centrée sur la culture astronomique des premiers astronomes médiévaux. Un premier chapitre est consacré à l'évocation des rituels solaires dans la partie celtique de l'Europe, domaine souvent peu connu de l'astronomie, et l'auteur insiste sur l'importance de cet arrière-plan jusqu'au temps d'Alcuin. Le deuxième chapitre traite des modes de calcul de la fête de Pâques et montre les polémiques qui pouvaient exister. Les deux derniers chapitres reviennent à une culture écrite mieux connue en rappelant les œuvres couramment lues dans les monastères, le rôle de Grégoire de Tours, du commentaire de Chalcidius ou de l'œuvre de Martianus Capella. L'auteur insiste sur l'aspect pratique de cette astronomie, mais aussi sur le refus de l'astrologie : seules les comètes sont parfois considérées comme des signes d'événements futurs. La pensée de Ptolémée qui est disponible dans une traduction latine, le *Preceptum canonis Ptolomei*, est peu utilisée car peu compréhensible en raison de l'abondance des termes grecs. De fait, il s'agit moins d'une explication astronomique qui est recherchée par les lecteurs que d'un savoir à visée pratique. La dernière partie est organisée chronologiquement depuis la période carolingienne jusqu'au XII[e] siècle et permet de voir comment la pensée arabe peut être introduite en Occident. L'auteur montre l'intérêt de l'empereur lui-même et de la cour pour l'astronomie : il aboutit à la multiplicité des représentations du ciel plus artistiques que scientifiques. Le rôle d'Alcuin et d'abbés cultivés est mis en valeur, ainsi que, postérieurement, celui d'Abbon de Fleury, de Bède, de Raban Maur, Jean Scot Erigène et Remigius d'Auxerre. Le développement de l'astrolabe, les œuvres de Jean de Gorze, Gerbert d'Aurillac ou de Walcher apparaissent comme autant d'étapes avant l'irruption du savoir ptolémaïque par le biais des deux traductions arabo-latines de l'*Almageste*, au XII[e] siècle. L'auteur insiste sur l'absence de rupture et conclut en démontrant qu'il s'agit plutôt d'un long pro-

cessus où les auteurs latins retrouvent progressivement l'astronomie dans toute son étendue théorique et pratique et où le savoir arabe apparaît comme l'aboutissement d'une quête. Cette idée, toujours implicite dans le livre, lui donne toute son originalité et invite à s'intéresser à ces siècles souvent qualifiés d'obscurs par opposition à l'expansion du savoir astronomique de la fin du Moyen Âge. L'importance des synthèses, la longue bibliographie, la clarté de l'exposé permettent à tout lecteur, profane ou averti, de prendre plaisir à ce panorama de la culture astronomique des premiers siècles du Moyen Âge qui invite à réfléchir sur les processus de transmission d'un héritage culturel et à prendre conscience de la permanence des questions astronomiques, à la fois dans les écrits et dans une pratique.

Joëlle DUCOS.

Renate BLUMENFELD-KOSINSKI, *Reading Myth. Classical Mythology and Its Interpretations in Medieval French Literature*. Stanford University Press : Stanford, California, 1997, 314 pages.

Les mythes antiques, avant leur résurrection foisonnante à la Renaissance, ont déjà, dans la littérature médiévale, une existence vigoureuse qu'on méconnaît trop souvent. Renate BLUMENFELD-KOSINSKI se propose d'analyser la manière dont le Moyen Âge relit la mythologie antique et se l'approprie. Suivant principalement les traces de la tradition ovidienne, elle étudie divers textes médiévaux du XII^e^ au XV^e^ siècle qui mettent en œuvre des mythes antiques : les *Romans antiques* (*Roman de Thèbes*, *Énéas* et *Roman de Troie*), *Le Roman de la rose* de Jean de Meung, *l'Ovide Moralisé*, les *Dits* de Guillaume de Machaut et de Jean Froissart et enfin, *Othéa* et *Le livre de la cité des dames* de Christine de Pizan. L'auteur montre que la mythologie est perçue comme une matière savante, porteuse de l'autorité des anciens mais qui se prête bien à la réécriture et à la « vernacularisation », soit par le biais de la christianisation du mythe soit par celui de la remythification à d'autres fins. Le Moyen Âge se sert, en effet, du vivier antique avec une grande liberté, d'une part pour alimenter les *exempla* et donner un fondement prestigieux à la nouvelle idéologie médiévale (chevalerie, amour courtois...), mais également pour nourrir et justifier la fiction elle-même en s'insinuant dans le tissu diégétique et en contribuant à fonder de nouveaux mythes recontextualisés. L'allégorie et la glose, procédés omniprésents de la méthode médiévale, s'appliquent aussi au matériau de la mythologie antique : les auteurs médiévaux, dans leur approndissement interprétatif des mythes païens, réutilisent en les dépassant les procédés de l'exégèse aux quatre sens. R. BLUMENFELD-KOSINSKI analyse aussi avec acuité le mouvement métadiscursif de la pensée médiévale qui conduit les auteurs étudiés à thématiser constamment l'écriture et l'interprétation en même temps qu'ils élaborent leur narration, phénomène d'autant plus intéressant qu'ici fiction et mensonge sont liés et que la mythologie païenne est sommée de se transformer en vérité chrétienne par le biais de l'interprétation.

Cette analyse, dont on voudrait parfois qu'elle tire des conclusions plus larges, a le grand mérite de ne pas proposer un choix de textes arbitraires : entre eux existe une unité d'inspiration, celle que créent l'œuvre fondatrice des *Métamorphoses* et la tradition de l'épopée grecque transmise par les Latins, mais existe aussi une unité de réception : les œuvres étudiées, d'une part, servent toutes à fonder une recherche poétique, d'autre part, s'inspirent les unes des autres et créent ainsi une intertextualité mythologique qui devient un fond commun ; l'influence immense de *l'Ovide moralisé* est ainsi confirmée. Étude d'une récréation autant que d'une réception, cet ouvrage montre avec beaucoup de subtilité que la Renaissance n'a pas

réinventé l'antiquité mais que le Moyen Âge avait déjà su faire une lecture féconde, originale et libre des sources mythologiques qui lui avaient été transmises.

Béatrice PÉRIGOT.

Latin de la Renaissance à nos jours.

Dalla tarda latinità agli albori dell'Umanesimo : alla radice della storia europea, a cura di Paolo GATTI e Lia DE FINIS : Trento, Università degli Studi di Trento, 1998, 461 pages.

Malgré le titre ambitieux, il ne s'agit pas ici d'une vaste synthèse sur la période conduisant de l'Antiquité tardive à l'aube de l'humanisme, mais des actes d'un colloque tenu sous ce nom à Trente en 1997. Aussi, en raison du caractère inévitablement disparate des communications, ne pouvons-nous faire plus que de mentionner rapidement le contenu de la plupart d'entre elles. Italo LANA dégage certains traits de la culture tardo-antique ; Franco SARTORI analyse les passages de l'*Anonyme de Valois* concernant Romulus Augustule ; Alberto ZAMBONI se penche sur la transition du latin aux langues romanes ; Maria Silvia BASSIGNANO s'intéresse aux débuts de l'épigraphie funéraire chrétienne ; Gabriella MORETTI considère l'évolution du genre de la satire ménippée dans la littérature tardo-antique ; Alberto CAVARZERE interprète certains passages de la *Moselle* d'Ausone ; Marin ZANINOVIC rend compte de l'influence culturelle latine en Dalmatie ; Fabio ROSA étudie la réception de Stace dans le *Super Thebaiden* qu'il date, avec certains critiques, du XII^e^ ou XIII^e^ siècle ; Ida MASTROROSA relève les traces de l'hippiatrie antique chez Alberti ; Annapaola MOSCA nous parle d'un portulan du lac de Garde ; Ezio BUCHI traite de l'évolution historique de *Tridentum* ; Gianfranco GRANELLO examine certains aspects culturels de l'époque carolingienne ; Sofia MATTEI présente un herbier tardo-antique inédit ; Stefano PITTALUGA souligne les influences antiques dans plusieurs poèmes des *Carmina Burana* ; Giovanni CIPRIANI étudie le topos du *puer-senex* à propos de Frédéric II ; Antonella DEGL'INNOCENTI évoque le renouveau de l'hagiographie entre le XIII^e^ et le XIV^e^ siècle ; enfin Elvira MIGLIARIO conclut avec l'*Italia illustrata* de Flavio Biondo.

Étienne WOLFF.

Laurentius VALLA, *De Reciprocatione 'sui' et 'suus'*. Édition critique avec une introduction et une traduction par Elisabet SANDSTRÖM (Studia Græca et Latina Gothoburgensia LXIII) : Acta Universitatis Gothoburgensis, 1998, XCVII-91 pages.

Au colloque tenu à Chantilly en 1987 sur l'héritage des grammairiens anciens, le regretté Jacques CHOMARAT avait rappelé à l'attention des savants l'important renouvellement de doctrine que l'on doit à cette étude de l'humaniste romain. En voici une édition enfin établie d'après les principes modernes, qui vient remplacer les endurants reprints dont on devait jusqu'ici se contenter. On se persuaderait que cet opuscule méritait cet intérêt en consultant, p. 77-80, la liste — incomplète ! — de quelque cent éditions qu'il a connues en trois siècles. Justice lui est donc rendue.

On saluera d'abord le gros travail d'édition accompli par M^me^ SANDSTRÖM. Elle s'en explique doctement aux pages LI-LXXXIX de la copieuse introduction, décrivant minutieusement les principaux témoins d'une tradition qui, pour être plus récente que celle des auteurs antiques, n'en est pas moins complexe. Au terme de l'exa-